



Marcellin est malade

Fr. Óscar Martín Vicario

Cette simple méditation est née de l'expérience que nous avons vécue ces derniers mois. La situation de pandémie, la crise mondiale, la multitude de malades et de morts dans le monde entier... nous ont tous obligés à faire le point et à changer notre façon de voir les choses.



Chaque jour, nous entendons des nouvelles de personnes malades ou mourantes, de connaissances, d'amis, de parents et de frères de notre Institut qui sont infectés...

Et cela suscite en nous, du moins pour moi, des sentiments intenses qui ne sont pas toujours faciles à gérer. Nous devenons préoccupés par notre propre santé, celle de nos frères et de ceux que nous aimons. Chacun à notre manière, nous vivons des expériences d'incertitude, de peur et de désorientation. Peut-être avons-nous nous-mêmes dû nous adapter à la maladie ou à la fragilité.

Nous pouvons aussi être hantés, comme je l'ai été, par le désir d'être plus actifs dans l'aide aux victimes et à ceux qui souffrent. Le témoignage du dévouement de tant d'agents de santé, de tant de prêtres, de religieux et religieuses, de nombreux maristes du monde entier, frères et laïcs, est très puissant, courageux et stimulant. Suis-je trop prudent ? La meilleure chose à faire est peut-être de suivre simplement les conseils des professionnels de la santé en matière de prévention ? Ou plutôt, peut-être est-ce le moment d'être plus audacieux et de s'engager pour aider ceux qui en ont le plus besoin aujourd'hui ?

Cette indécision reste avec moi et, alors que j'essaie de "lâcher" certaines de mes anciennes couvertures de sécurité et d'adopter une nouvelle position, des questions me reviennent sans cesse à l'esprit, qui me poussent à me concentrer, comme par exemple : comment faire face à ce dilemme du point de vue de ma vocation mariste ? Y a-t-il une façon "mariste" de vivre une crise ? Comment les premiers frères ont-ils fait face à la souffrance et à la perte ? En particulier, comment ont-ils réagi lorsqu'on leur a dit que le Père Champagnat, fondateur, père, mentor, ami, était malade ? Et enfin, comment Marcellin lui-même a-t-il fait face à sa maladie ?

Peut-être que cette perspective différente peut nous aider - du moins, elle m'aide. J'ai toujours été fasciné par la scène, si souvent racontée, de Marcellin malade, allongé dans son lit, conscient du découragement de ses disciples et des problèmes de la congrégation, et, ensuite, de la façon dont, s'appuyant sur le bras du frère Stanislas et faisant un effort suprême, il s'est débattu et est entré dans la salle de communauté.

Les frères n'étaient probablement pas habitués à voir Marcellin dans la douleur, manifestement malade et faible. Mais le fait de le voir dans cet état et pourtant encore debout a peut-être changé quelque chose dans l'histoire et l'avenir de l'Institut naissant.

Le désir de me poser cette question et de nous tous est la raison de cet article : Pourquoi ne pas contempler Marcellin Champagnat dans cette perspective peu commune ? Nous sommes tellement habitués à regarder ses qualités, son audace, son courage et son dynamisme... peut-être est-ce le bon moment de regarder une autre facette du Fondateur : comment il a géré la maladie, la faiblesse et la douleur.

Écrire ces mots est pour moi une façon de partager ma propre expérience en ce moment ; plus qu'une étude en profondeur, je veux que cet article soit une méditation. Je nous invite tous à nous arrêter et à penser à Marcellin d'une manière à laquelle nous ne sommes pas habitués : comme une personne faible, malade et vulnérable.

La clé de lecture de cette réflexion se trouve dans le Document de notre XXII^e Chapitre général, lorsqu'il nous invite à "faire l'expérience de notre vulnérabilité comme source de fécondité et de liberté".¹ Cette idée fait partie intégrante de nos considérations ici, alors que nous essayons d'examiner comment Marcellin a géré son expérience de la vulnérabilité et de la maladie.

Est-ce que je vis et est-ce que nous vivons vraiment des moments de crise, de faiblesse ou de fragilité comme étant "fructueux" ? Ce sentiment est-il apparent ou devient-il apparent dans la pandémie actuelle, ou dans les moments où moi ou mes proches tombons malades ? Quels sont les "fruits" que je peux voir en moi de cette vulnérabilité soi-disant féconde ?

C'est une réflexion qui ne disparaîtra pas. De nombreuses personnes, peut-être nous-mêmes ou un de nos proches, ont vécu comment une maladie grave, un accident ou une crise personnelle a changé leur vie, leurs priorités, leur sens de l'objectif à atteindre. Je me souviens et j'ai encore des sentiments très forts sur la façon dont la maladie et la mort de ma mère m'ont affecté et m'ont changé d'une certaine façon il y a quelques années.

Lorsque nous nous sentons et nous acceptons comme diminués et nécessaires, des questions fondamentales se posent et, paradoxalement, nous pouvons en devenir plus riches, plus conscients et plus libres : libérés de l'image et de la prétention de soi, d'un faux sentiment de contrôle et d'assurance. Surtout, libérés du danger d'être égocentriques comme l'a si souvent répété le pape François.²

De nombreuses études historiques sérieuses et rigoureuses ont traité des crises apostoliques, institutionnelles, politiques, ecclésiales et existentielles que Marcellin a traversées. Elles constituent sans aucun doute une source précieuse de connaissances et un aperçu intéressant de sa croissance en tant que personne et de son cheminement spirituel. Cependant, comme la vie l'enseigne à chacun d'entre nous, la présence de notre Dieu miséricordieux se fait souvent sentir davantage lorsque nous sommes ou nous sentons "vulnérables et blessés".³

C'est pourquoi nous nous concentrerons ici sur la maladie et sur la manière dont Marcellin y a fait face. Sur le plan pédagogique, je procéderai en trois étapes : je me concentrerai sur sa relation avec les malades et sur les soins préférentiels qu'il leur a prodigués ; je me concentrerai surtout sur l'attention qu'il portait aux frères malades ; et enfin, je réfléchirai sur le Fondateur lui-même lorsqu'il était malade et qu'il souffrait.

¹ Message du the XXII Chapitre général, section sur « Notre vocation de Frère »..

² Francesc Torralba l'explique très bien dans son "Dictionnaire Bergoglio" Ed. St Paul : "Face à nos attitudes autoréférentielles ou à une conscience qui nous isole du monde extérieur, le Pape François insiste sur le fait que nous devons sortir de nous-mêmes, nous dépasser de manière inconnue et avec des conséquences inconnues, en nous ouvrant aux autres et en étant prêts à les écouter et à prendre soin d'eux".

³ *LEau du rocher*, no, 57 : "Toutes les personnes et tous les événements de la vie offrent une occasion de rencontrer notre Dieu miséricordieux. Peut-être rencontrons-nous Dieu de plus près lorsque nous sommes vulnérables et souffrants".

1. Marcellin, «soignant» des malades

Le sociologue Alain Touraine a récemment déclaré que la crise de la pandémie et du covid 19 va entraîner des changements intéressants dans notre société, parmi lesquels la découverte de “toute une série de soignants”⁴. Il est certain que les soins en tant qu’attitude de vie, et en particulier les soins aux malades, sont de puissants cris de ralliement dans le monde d’aujourd’hui.

Un regard sur la façon dont le Père Champagnat a montré un soin particulier pour les malades peut apporter quelque chose de nouveau à cette méditation.

Un tel comportement n’était certainement pas unique ou original à Marcellin. Parmi les tâches propres aux prêtres de son temps (et toujours), le soin des pauvres et des malades était et reste une priorité pour les pasteurs.

Dans le cas de Marcellin, cette attention et ces soins ont sans aucun doute été importants tout au long de sa vie. Nous avons plusieurs témoignages qui montrent comment, en tant que séminariste, il a inclus la visite et l’accompagnement des malades dans ses activités de vacances. “Il organisait soigneusement sa vie spirituelle pendant ces périodes de repos : prière, jeûne, visite aux malades, cours de catéchisme pour les jeunes”⁵.

Cette sensibilité, dont il faisait déjà preuve dans sa jeunesse et dont il a également fait preuve dans les différentes étapes de sa formation,⁶ s’est intensifiée lorsqu’il a été ordonné prêtre et chargé de la pastorale à La Valla.

Et même s’il a partagé ce trait avec d’autres prêtres, les témoignages que nous avons de Marcellin parlent de son zèle et de sa prévenance exceptionnels envers les enfants non scolarisés, les malades, les personnes âgées vivant dans la solitude ou celles qui souffrent de négligence.

Une telle charité allait même conduire, plus tard dans sa vie, à ce que l’Hermitage devienne un lieu d’accueil et de résidence pour les personnes âgées ou les orphelins de la région.⁷ Sans aucun doute, la compassion et la générosité du Fondateur sont nées de l’amour de Dieu qui a rempli son cœur.

Le Père Champagnat, comme le décrit sa biographie, “était toujours prêt et disposé à remplacer (le curé) lors d’appels de malades dans des hameaux éloignés, ou dans d’autres fonctions sacerdotales plus exigeantes”⁸.

C’est peut-être la raison pour laquelle cette sensibilité et cette attention de notre fondateur sont restées avec nous aujourd’hui comme faisant partie de notre héritage spirituel et comme un “style” mariste d’apostolat et d’immersion dans les réalités qui nous entourent :

⁴ Je crois que nous entrons dans un nouveau type de société : une société de services, comme disent les économistes, mais avec une différence, une société où les gens se servent les uns les autres. Cette crise va élever le statut des soignants” (Alain Touraine, interviewé dans le journal El País, 29 mars 2020).

⁵ *La vie*, Jean Baptiste Furet, p. 20. Dans une liste de résolutions de vacances, on trouve : “... Je rendrai visite à tous les malades du quartier ou à toute personne ayant besoin de mes conseils” p. 22.

⁶ “Il a même fait bon usage du temps de loisirs. Il le passait à discuter de questions spirituelles avec ses camarades de classe ou à faire des actes de charité, comme s’occuper des malades, décorer des autels...” (*La vie*, p. 19).

⁷ Dès le début, les écoles maristes ont également accueilli des élèves très nécessiteux. L’étude du frère André Lanfrey sur les élèves et les pensionnaires, dans les *Cahiers maristes* n° 36, pp. 75 et suivantes, est très intéressante.

⁸ *La Vie*, Jean Baptiste Furet, p. 37 “Dès qu’il a appris que quelqu’un était malade, il est parti le voir. La dureté de la saison, la pluie, la neige, rien ne l’arrêtait : il bravait tous les obstacles pour apporter l’aide de la religion aux mourants” p.53.

«Dieu nous est révélé à travers ceux que nous rencontrons.

Les jeunes et les vieux, les membres de nos familles et de nos communautés, le réfugié et le prisonnier, le malade et le soignant, notre collègue de travail et notre voisin, tous sont des miroirs reflétant le Dieu de la vie et de l'amour».⁹

De cette manière, nous pouvons partager ou même recréer dans nos journées quelque chose de cette spiritualité de Marcellin, une spiritualité du cœur compatissant, de la sensibilité envers les personnes et leurs problèmes concrets, de la découverte de la présence de Dieu en toutes circonstances, en tous lieux et chez toutes les personnes et, plus explicitement encore, chez les enfants et ceux qui souffrent.

Nous parlons donc d'une spiritualité incarnée, d'une spiritualité véritablement apostolique, d'une spiritualité mariale qui s'inspire de la façon dont Marie a pris soin des besoins de tous : elle est allée en hâte aider sa cousine, elle a intercédé pour les époux qui n'avaient plus de vin, et elle s'est tenue près de la croix où celui qui souffrait dans ce moment difficile était son fils chéri.¹⁰

Ce n'est pas notre charisme ni notre apostolat spécifique de Maristes de prendre soin des malades. Mais cela fait partie de notre sensibilité et de notre façon de vivre l'Évangile de donner la priorité aux pauvres et aux plus petits.

De nos jours, l'appel du Chapitre aux Maristes du monde entier à être "le visage et les mains de la tendre miséricorde de Dieu"¹¹ fait écho à la passion de Marcellin et à son engagement concret.

Les mots célèbres du Fondateur, "Si (toute la sueur) était recueillie de mes randonnées dans cette vallée, je pense qu'il y aurait de quoi prendre un bain" sont mieux compris quand on connaît la raison et la sensibilité réelles de tous ces efforts : "J'ai peut-être transpiré... mais j'ai la délicieuse consolation d'être toujours arrivé, avec l'aide de Dieu, à temps pour reconforter les mourants... Aujourd'hui, rien ne me console plus !"¹²

Et n'oublions pas que c'est probablement au chevet d'un jeune homme malade, (ou de nombreux enfants malades, sans ressources, non scolarisés et sans connaissance de Dieu), que les grandes lignes du rêve de Marcellin lui sont apparues clairement...¹³



⁹ *L'eau du rocher*, no 55.

¹⁰ Lc 1, 39; Jn 2, 3; Jn 19, 25.

¹¹ Message d'XXIIe Chapitre général.

¹² *La Vie*, Jean-Baptiste Furet, p. 56.

¹³ *La vie*, Jean Baptiste Furet, pp. 58-59. Cet épisode a cependant été réinterprété et recadré de manière significative dans une étude intéressante du frère André Lanfrey. Voir *Cahiers maristes* n° 35, pp. 27 et suivantes.



2. L'attention aux frères malades

Bien qu'il s'agisse en partie d'une continuation de la réflexion précédente, je voudrais m'attarder un instant sur une autre facette : si Marcellin s'occupait de tous les malades avec affection et générosité, ses soins étaient particulièrement aimables et paternels envers les frères.

Le style "fraternel" et même la "vocation" de Marcellin se sont manifestés de tant de manières tout au long de sa vie que nous pouvons dire qu'ils faisaient partie intégrante de sa spiritualité et de son charisme. Il croyait à la vocation d'"être frère", partageait sa propre vie avec les frères dès le début, prenait soin des communautés avec amour et faisait de la fraternité partagée un élément déterminant de la congrégation des Petits Frères de Marie.

Cette conviction et cette attention sont devenues le trait prédominant de la relation du Fondateur avec ses frères, une relation qui a été décrite par les frères eux-mêmes en disant "une mère n'a pas plus de tendresse avec ses enfants qu'il n'en a pour nous", et en définissant son caractère comme "joyeux et doux, mais ferme"¹⁴.

Lorsque nos documents clés nous invitent à être attentifs et patients avec les malades, ils nous rappellent quelque chose qui devrait être une seconde nature pour nous en tant que frères. "Tous les frères, en particulier les responsables de communauté, font preuve de toute la gentillesse et de la patience nécessaires envers les confrères malades ou infirmes. Ils leur rendent visite, les encouragent et prient pour eux"¹⁵.

C'est donc une caractéristique qu'il faut constamment revoir et remettre en vigueur. C'est ce qui ressort d'un fragment de la biographie du Fondateur :

¹⁴ Testament du frère Laurent sur Marcellin Champagnat : <http://old.champagnat.org/510.php?a-4a?id-425>

¹⁵ Statuts 38.1

Une dernière chose qu'il se reprochait et dont il fit encore part au cher Frère François, c'était de n'avoir pas assez visité les Frères malades. Ici encore la conscience timorée du bon Père et sa tendre affection pour ses Frères le portaient à se faire un reproche qu'il n'avait pas mérité : car les malades avaient été l'objet continu de ses sollicitudes, et il n'avait rien négligé pour leur procurer les soulagements qu'il pouvait leur accorder. Il avait fait construire tout exprès un corps de bâtiment pour avoir une infirmerie commode. Une pharmacie, montée à grands frais, fournissait tous les médicaments nécessaires, et plusieurs Frères, formés au service des malades, leur prodiguaient les soins les plus attentifs et les plus minutieux. Dès que les Frères tombaient malades dans les postes, le charitable supérieur les faisait venir ou les envoyait chercher, afin qu'ils fussent mieux soignés sous ses yeux.

Apprenant un jour la maladie d'un Frère, et ne pouvant le faire transporter à la maison-mère à cause de la gravité et du caractère de la maladie, il s'écria les larmes aux yeux : « Ah ! que je crains qu'on laisse souffrir ce bon Frère ! que je voudrais qu'il fût ici pour le soigner ! je donnerais pour le soulager tout ce que j'ai ».¹⁶

La même préoccupation et le même intérêt constant de Marcellin se sont manifestés dans les moments clés des premiers jours de notre Institut : aux côtés du jeune Montagne malade, comme nous l'avons déjà mentionné ; ou dans l'épisode très difficile du Mémoire dans la neige, motivé par le désir de rendre visite à un frère malade, dépassant même les limites de la prudence.¹⁷

Le soin des malades est une attitude enracinée dans notre propre humanité et profondément en accord avec l'Évangile (de manière indissociable). J'irais même plus loin pour la qualifier de véritablement mariale. Dans sa dernière lettre, le pape François, comme il l'a fait en de nombreuses occasions, a loué le travail des soignants en ces temps de pandémie.¹⁸

3. Marcellin lui-même en temps de maladie

« Une spiritualité de la simplicité devrait vous aider à accepter vos forces comme vos faiblesses et à trouver la paix du cœur ».¹⁹ Cette phrase de la *Règle de vie* introduit et capture l'idée centrale de cette dernière partie de la méditation et, en fait, de tout cet article.

Dans notre regard sur Marcellin lorsqu'il était malade et frêle, contemplons comment il a lui-même fait face à la maladie ; rappelons sa capacité à accepter ses forces, mais aussi ses faiblesses... Observons, en même temps, un homme qui était confiné dans son lit, convalescent, dépendant, qui a probablement connu certains des mêmes doutes, questions et craintes qui nous assaillent aujourd'hui.

Je voudrais retracer trois moments de la maladie dans la vie de Marcellin qui sont porteurs d'un message pour nous :

¹⁶ *Vie*, Jean Baptiste Furet, p. 242

¹⁷ *Vie*, pp. 343-344.

¹⁸ « Nous avons commencé à réaliser que nos vies sont entremêlées et soutenues par des gens ordinaires qui façonnent vaillamment les événements décisifs de notre histoire commune : médecins, infirmières, pharmaciens, commerçants et employés de supermarché, personnel de nettoyage, concierges, travailleurs des transports, hommes et femmes travaillant pour fournir des services essentiels et assurer la sécurité publique, bénévoles, prêtres et religieux... Ils ont compris que personne n'est sauvé seul. » (Pape François. *Fratelli Tutti* 54).

¹⁹ *Règle de vie*, no 26.

a) Marcellin et sa maladie au séminaire

Marcellin a eu beaucoup de difficultés au séminaire, et il semble qu'il lui ait fallu beaucoup de détermination et de persévérance pour les surmonter. Au début, il a trouvé les études exigeantes ; il a été expulsé après la première année du petit séminaire, bien que cela ait été révoqué par la suite. D'autres défis suivront. Parmi ceux-ci, il faut noter qu'il est également tombé malade et a été contraint d'interrompre ses études en troisième année de théologie.

Selon sa biographie, «sa vie austère et mortifiée et son intense désir d'étudier ont eu des conséquences sur sa santé».²⁰ Pour un jeune homme fort et généralement en bonne santé, cela a certainement été un revers majeur. Nous ne connaissons pas beaucoup plus de détails sur cet épisode, mais il soulève la question de savoir comment Marcellin a géré ce moment dans sa jeunesse, et quelles marques il a laissées sur son caractère et sa sensibilité à la maladie et à la souffrance en général.

b) La grave maladie de 1825

Marcellin tombe malade à Noël 1825. Ce fut une période d'expansion considérable, d'ouverture d'écoles et de communautés, et d'épuisement physique après la construction de la nouvelle maison de l'Hermitage. Peut-être que le travail pénible a miné sa santé. Nous pouvons imaginer combien cela a dû être difficile pour Marcellin, à l'âge de 36 ans et sa congrégation encore à ses débuts.

La maladie était grave car, comme le décrit le récit biographique du frère Seán Sammon, «dans la semaine, la mort semblait imminente». Aux soucis liés à sa maladie s'ajoutent les inquiétudes concernant la position fragile de sa congrégation naissante et son niveau d'endettement. «Certains des créanciers de Marcellin, alarmés par la nouvelle de sa maladie, ont exigé un paiement immédiat. Le fondateur, se préparant au pire, fit son testament le 6 janvier 1826».

La bonne gestion du Frère Stanislas, les soins personnels et médicaux qu'il a reçus, et le reste ont eu leur effet : «Marcellin s'est remis de sa maladie, bien qu'elle ait affaibli sa constitution de façon permanente. En février 1826, il était de retour au travail».²¹

Cependant, outre le fait qu'il a survécu, il y a une autre leçon importante de cette grave maladie de Marcellin qui m'a toujours impressionné et qui me semble particulièrement provocante en ces temps de pandémie, de peur et d'incertitude : je veux revenir à la scène à laquelle j'ai fait allusion au début de cet article, où Marcellin, connaissant les troubles au sein de la communauté et le découragement des frères... a pu sortir du lit (peut-être au bras du frère Stanislas lui-même) et se montrer à ses enfants bien-aimés.

Où Marcellin a-t-il trouvé l'énergie pour faire cela ? Quel amour pour ses frères était affiché pour qu'il se lève, malgré sa faiblesse, pour les aider ? Surtout, comment ne pas se sentir interpellé par l'attitude d'un malade qui se montre si peu concentré sur lui-même, qui fait passer les autres avant tout et qui utilise même sa propre fragilité pour soutenir les faibles ?

J'ai beaucoup médité sur cette scène et, bien que nous ayons peu de détails à son sujet, elle

²⁰ *Vie*, Jean-Baptiste Furet, pp. 25-26.

²¹ Toutes ces citations sont tirées de la biographie *Un cœur sans frontière*, du frère Seán Sammon, p. 54-55.



provoque encore en moi des sentiments de tendresse et d'enthousiasme. C'est parce que cette scène dépeint Marcellin comme malade et vulnérable, mais pas vaincu ni abandonné.

Je me souviens souvent de cette scène lorsque j'entends les paroles de l'hymne : «Quand la douleur viendra, comme je sais qu'elle viendra, que mon amour ne s'affaiblisse pas et que ma paix ne soit pas troublée.»²² C'est une belle prière, mais, surtout, elle représente un défi sain lorsque nous sommes tentés par la peur ou l'égoïsme. Je demande aussi au Seigneur, comme l'a fait Marcellin, que mon amour ne diminue pas dans la douleur et qu'il reste fort.

L'action de Marcellin a suscité la joie, la consolation et une nouvelle vie. Le frère Jean Baptiste raconte que «la scène qui a eu lieu lorsque le Père Champagnat est réapparu pour la première fois en communauté, nous donne une idée de l'attachement et de l'affection que les frères avaient pour lui et du plaisir et du bonheur que sa guérison leur a procuré à tous».²³

²² Le poème est de Cristina de Arteaga, une grande poétesse et Soeur Hiéronymite qui est morte en 1984.

²³ Vie, Jean-Baptiste Furet, p. 141.



c) La dernière maladie de Marcellin

Bien qu'il y ait certainement eu d'autres moments de faiblesse physique que la maladie au séminaire et l'épisode grave de 1825, je voudrais ajouter un bref regard sur la dernière maladie de Marcellin.

Il semble qu'après la maladie de 1825, il ait eu des problèmes de santé et des douleurs persistantes, surtout de son côté. En outre, il a développé une inflammation de l'estomac et des vomissements. Son état était si mauvais que, selon son biographe, après son retour de Paris en 1838, il était clair que sa fin approchait rapidement.

Pendant l'hiver 1839-1840, il est de plus en plus handicapé²⁴ : en mai, il ne peut plus célébrer la messe pour les frères ; il fait ses adieux aux frères, et il est alité et extrêmement faible jusqu'à sa mort, le samedi matin 6 juin 1840.

Je me suis souvent interrogé sur ces mois de sa vie : comment une personne aussi active et énergique pouvait-elle supporter d'être alitée de décembre 1839 à juin 1840 ? Parce que, aussi grave qu'ait été la maladie de 1825, sa convalescence a duré à peine un mois ; mais maintenant, c'est un long processus d'alitement et d'aggravation progressive et la conscience croissante que la fin est proche.

²⁴ *Vie*, Jean Baptiste Furet, p. 223 : «Il a beaucoup souffert pendant l'hiver. Sa seule nourriture consistait en un peu de bouillon, un peu de lait ou de nourriture très légère, dont il ne pouvait prendre que de très petites quantités... Malgré sa souffrance, il ne se dispensait pas de la règle de la communauté.»

Je crois qu'il y a des moments, et plus encore dans les circonstances actuelles, où beaucoup d'entre nous réfléchissent à l'aide et aux soins à apporter aux malades (comme Marcellin l'a si souvent et si bien fait). Cette réflexion doit être complétée par l'attitude humaine et évangélique de «se laisser soigner». Il est certain (et je le reconnais en moi-même, mais je l'ai vu chez de nombreux frères aussi) que nous n'aimons pas qu'on s'occupe de nous, que nous nous montrions vulnérables ou que nous laissions les autres s'occuper de nous et nous aider.

Comme Pierre, nous sommes peut-être de ceux qui préfèrent se laver les pieds plutôt que de les laisser se laver... Et je me demande comment Marcellin a fait face à ces nombreux mois d'affaiblissement et de besoin croissant d'aide. En même temps, imaginer Marcellin de cette manière m'offre une nouvelle perspective sur qui était cet homme, sa profonde humanité et sa foi.

Cinq ou six mois à se sentir frêle, malade et effrayé, c'est long et cela exigerait qu'une personne passe par un processus d'acceptation de ce qui se passe. Nous savons tous que les gens abordent la maladie de différentes manières : le deuil - pourquoi moi ? pourquoi maintenant ? - ou en se résignant, en se plaignant ou en étant fort, en étant déprimé ou héroïque. Il est intéressant de se demander comment je vais faire face à la situation.

Ces temps de pandémie, si imprévisibles, m'ont souvent fait penser à cette question. On entend souvent dire que nous allons mourir comme nous avons vécu. Mais je crains que cela ne soit ni toujours valable ni entièrement crédible. J'ai été au chevet de plusieurs frères et sœurs malades dans ma vie, certains proches de la mort, et j'ai vécu de près leur détérioration progressive, leur perte de force et même l'apparition de la démence chez certains. C'est une histoire différente pour chacun d'entre eux. J'ai choisi de me taire, car je me pose beaucoup de questions sur la façon dont je gèrerais moi-même de tels moments.

Qu'est-ce que j'obtiens en contemplant Marcellin comme un homme qui a connu la souffrance ? Cela me pousse à me demander comment je vis maintenant (plutôt que dans un futur hypothétique). Elle me pousse à me demander comment je gère mes échecs ou mes problèmes quotidiens, grands ou petits. Elle remet en question ma tolérance à l'égard de la souffrance et de la frustration, ainsi que ma compréhension de moi-même en tant que chrétien de ce que je suis et de la façon dont j'agis.

En parlant de vulnérabilité, notre document de spiritualité L'Eau du Rocher contient des mots attrayants : «Dans l'humilité, nous cherchons à nous connaître dans nos forces et nos faiblesses et acceptons volontiers l'aide dont nous pouvons avoir besoin. Nous grandissons pour être en paix avec la personne que Dieu a créée». ²⁵

J'espère que la contemplation de Marcellin, qui a connu la maladie, m'aidera, ainsi que nous tous, à vivre le présent de manière plus intense et plus significative ; et aussi, à continuer à grandir et à ouvrir nos cœurs à Dieu, comme seuls savent le faire ceux qui se sentent faibles, pauvres, malades ou dans le besoin.

Tout comme les paralytiques, les aveugles, les lépreux et tant de pères et de mères en deuil se sont approchés de Jésus, je voudrais savoir comment approcher Jésus, quel que soit l'état dans lequel je me trouve et, disons, avec Bartimée : «Seigneur, laisse-moi voir à nouveau». Laisse-moi comprendre. Laisse-moi accepter. Laisse-moi aimer.

Mais peut-être que si je m'arrête et que je regarde dans les yeux de Jésus, ou si j'écoute le Dieu qui vit dans mon cœur, j'aurai la même surprise que si je regardais Marcellin qui savait ce que c'était qu'être malade, humain et frêle. Et je trouverai un Dieu qui n'est pas si puissant ni un bouche-trou, mais plutôt un Dieu omni-faible et tout frêle, humain et incarné. Un Dieu qui est malade avec nous ?

²⁵ L'eau du Rocher, 36. (Cf Règle de vie, 26)

